



Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

20 | 2014

Varia

« Mystique de la croissance » et valeurs grecques. Pour une lecture écologique de la Querelle ?

Clément Bertau-Courbières



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5110>

DOI : 10.4000/anabases.5110

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2014

Pagination : 331-343

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Clément Bertau-Courbières, « « Mystique de la croissance » et valeurs grecques. Pour une lecture écologique de la Querelle ? », *Anabases* [En ligne], 20 | 2014, mis en ligne le 01 novembre 2017, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5110> ; DOI : 10.4000/anabases.5110

© Anabases

**« Mystique de la croissance »
et valeurs grecques.
Pour une lecture écologique
de la Querelle ?**

CLÉMENT BERTAU-COURBIÈRES

« **AU-DELA** D'UNE MODERNITÉ ÉCHEVELÉE, au cours de laquelle les humains ont cru qu'ils pourraient se passer même de la nature, il nous faut sans doute renouer avec les idéaux et les valeurs du monde grec [...]. » Tels sont les mots qu'on lira en dernière page d'un ouvrage paru récemment¹. Revisitant une tradition demeurée en usage plusieurs siècles durant, la sociologue Dominique Méda² ménage, dans cet ouvrage conçu comme un plaidoyer d'écologie politique, une place de choix à la Querelle des Anciens et des Modernes. Le constat détaillé des périls écologiques et sociaux menaçant nos sociétés conduit l'auteure à envisager un ensemble de solutions politiques pour y obvier. Or il lui paraît utile sinon nécessaire de questionner, à l'aune de quelques-unes des représentations grecques, certains principes qui fonderaient la modernité occidentale.

Le dernier livre de Dominique Méda sur la « mystique de la croissance » est issu de sa conférence inaugurale à la chaire « Reconversion écologique, travail, emploi,

1 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance. Comment s'en libérer*, Paris, Flammarion, 2013, p. 254.

2 Agrégée de philosophie et ancienne élève de l'ENA, Dominique Méda est professeure de sociologie à l'université de Paris-Dauphine. Elle s'est notamment intéressée aux questions de richesse et de travail. Cf. <http://www.college-etudesmondiales.org/fr/content/dominique-meda> (site consulté le 15 novembre 2013).

politiques sociales » du Collège d'études mondiales³. L'argument général du livre, qu'il convient de résumer avant d'examiner l'usage qui y est proposé des références antiques, s'articule autour de trois moments intitulés « Comprendre », « Changer », « Mettre en œuvre ». L'auteure entame sa démonstration par la question d'un péril écologique aux conséquences imprévisibles⁴, avant de s'attacher à reconstruire la genèse de l'idéologie contemporaine de la croissance et de la focalisation sur la production qui représentent, à ses yeux, les principales causes de la menace pesant sur l'environnement. D'une part, une révolution a affecté la représentation des relations existant entre l'homme et son milieu naturel, plongeant ses racines dans l'idée chrétienne de progrès et de mépris de la nature, et passant par la conception cartésienne d'une nature désenchantée réduite à la matière même. Et, d'autre part, entre le XVIII^e et le XIX^e siècle, la production, devenant un « acte social majeur⁵ », a émergé comme le meilleur secours de l'ordre et de l'accord social. Au XX^e siècle, l'indicateur strictement conventionnel qu'est le produit intérieur brut (PIB), tout en faisant des coûts sociaux et environnementaux des paramètres invisibles, exprime la « priorité absolue accordée à la croissance⁶ ». Ceci dit, dans le sillage des premières critiques de la croissance de la production, à partir des années 1970 autour du Club de Rome, visant également la consommation illimitée et la dissociation de l'activité économique du cadre naturel dans lequel elle s'inscrit, l'auteure considère l'élaboration de nouveaux indicateurs qui tiennent compte du « patrimoine naturel et social » – la notion de « patrimoine » étant préférée à celle de « capital » parce que moins utilitariste – comme indispensable. Le respect des contraintes climatiques ne saurait faire l'économie d'un profond changement de paradigme et, en ce sens, le nouveau modèle que l'auteure appelle de ses vœux n'est autre qu'un véritable « changement de civilisation⁷ ». Substituant à la « dictature de la croissance », le rôle prépondérant de l'écologie et du progrès social, Dominique Méda plaide en faveur d'un nouveau modèle de développement, fondé sur une « intense activité démocratique » et une subordination de l'économie au politique. En somme il s'agit de revenir, de ce point de vue, à une situation antérieure au découplage, opéré au XVIII^e siècle, entre l'économie, l'éthique et le politique. Mais la sociologue songe-t-elle à un strict retour à une époque révolue, comme le fait franchement penser le constant recours, dans les titres de chapitre, à une

3 D'après le descriptif, cette institution vise à favoriser la visibilité des sciences humaines et sociales, dans une perspective internationale et transdisciplinaire, ainsi qu'à encourager leur développement afin d'affronter les défis intellectuels contemporains. Cf. <http://www.college-etudesmondiales.org/fr> (site consulté le 15 novembre 2013).

4 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 232 : l'auteure écrit que, étant incapables de prévoir ce que provoquera une petite dégradation du climat, « nous sommes obligés de faire comme si – comme si les prévisions des climatologues étaient réalistes, comme si les concentrations de GES [gaz à effets de serre] qu'elles autorisent constituaient des maxima ».

5 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 54.

6 *Ibid.*, p. 87.

7 *Ibid.*, p. 18.

formule classique aux XVII^e et XVIII^e siècles⁸ ? En réalité, qu'il s'agisse d'estimer les écarts entre présent et passé ou de faire converser les Anciens et les Modernes, la perspective déployée suit des chemins plutôt sinueux, dont nous nous proposons de repérer les principaux linéaments.

Il est question de la Grèce ancienne dès les premières lignes de l'introduction. Dominique Méda évoque le mythe de Prométhée⁹ et le poète Sophocle, en un passage où l'entrée en matière passe par un retour commode aux Anciens. Face à l'impasse écologique, comprend-on, nul n'est en mesure d'envisager ce qu'il adviendrait suite à un bouleversement climatique, et au terme de réactions en chaîne imprévisibles. Ne resterait alors plus qu'à parier que l'ingéniosité humaine des « dignes successeurs d'Ulysse et Prométhée » saura offrir les solutions opportunes. S'ouvre ainsi le premier détour par la culture grecque, comme pour sonder les croyances profondes, presque archétypales, de notre société. « Les mythes ne racontent-ils pas que Prométhée a offert aux humains, oubliés lors de la distribution originelle, les capacités techniques qui nous ont permis de porter l'humanité à un stade de développement inégalé¹⁰ ? » Ce « mythe¹¹ », ou plus précisément ce récit grec, qui devise sur l'avènement de la technique, paraît coïncider avec l'origine de la pensée humaine sur la technique. Ce faisant, tandis que la technique apparaît comme le propre de l'homme et de sa grandeur, le mythe des Anciens avaliserait d'entrée de jeu cette foi inébranlable que l'auteur s'attachera à déconstruire. La sociologue poursuit en citant, dans la traduction de Paul Mazon, quelques vers bien connus d'*Antigone* : « Sophocle ne nous apprend-il pas que s'il est bien des merveilles en ce monde, il n'en est pas de plus grande que l'homme [...]. Il est l'être qui tourmente la déesse auguste entre toutes, la Terre¹² » ?

8 Dans chaque titre de chapitre, explicitant le premier élément, l'intitulé poursuit en usant d'un même type de formulation : « où l'on montre comment... », « où l'on se demande ce que... », « où l'on découvre que... ». On pourra se référer, en matière d'exemple de ces tournures, aux sous-titres du *Traité théologico-politique* de Baruch Spinoza, ou de l'*Essai sur l'entendement humain* de John Locke, comme à bien d'autres œuvres et dissertations des XVII^e et XVIII^e siècles.

9 Dans un ouvrage paru récemment, Claude Calame se propose, à partir d'une analyse du mythe de Prométhée, de revenir sur certaines conceptions déterministes de la génétique moderne au prisme d'une perspective herméneutique soucieuse de restituer la part d'ambivalence et d'aléatoire commune à toute démarche interprétative et à tout processus de fabrication de l'humain (« anthropopoiésis ») : cf. C. CALAME, *Prométhée généticien : profits techniques et usages de métaphores*, Paris, Les Belles Lettres, 2010.

10 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 8.

11 À la suite des travaux de Marcel Detienne et Claude Calame ayant mis au jour les présupposés inhérents à la tradition historiographique dont elle a fait l'objet, nous hésiterons à employer sans précaution cette catégorie de « mythe ». Une étude des versions du mythe de Prométhée chez Hésiode, Eschyle et Platon est proposée par Cl. CALAME, *Prométhée généticien*, p. 27-65.

12 Sophocle, *Antigone*, 332-341. Traduction de Paul Mazon (Les Belles Lettres, 1955).

[...] L'homme n'est-il pas "bien armé contre tout, [...] désarmé contre rien de ce que peut lui offrir l'avenir"¹³, et "maître d'un savoir dont les ingénieuses ressources dépassent toute espérance"¹⁴ ? » Puis l'auteure de conclure ce paragraphe par une question rhétorique : « Qu'aurait dit le dramaturge grec s'il avait pu mesurer la puissance dont les êtres humains se sont dotés depuis les vingt-cinq siècles qui nous séparent de lui ? », avant d'avouer ses craintes et ses doutes quant aux ressources, offertes par le progrès technique, face au problème écologique qu'elle décrit. À vrai dire, Dominique Méda marche ici dans les pas du philosophe Hans Jonas – célèbre pour avoir donné à la réflexion éthique et écologique une impulsion décisive – qui, dans les premières pages du *Principe responsabilité*, cite ce même passage d'*Antigone*¹⁵. Après le mythe qui « raconte », ce que Sophocle « nous apprend » est, semble-t-il, dans l'esprit de l'auteure, que la question de l'ingéniosité humaine et de ses possibilités techniques illimitées était déjà pleinement mesurée par les Grecs, et en l'occurrence par un des fameux auteurs tragiques de l'Athènes classique. C'est bien la mention de l'homme qui « tourmente » (ἀποτρύω) la Terre qui ressort dans le flot des citations tirées du poète tragique¹⁶. À l'extrême lucidité des vers de Sophocle s'ajoute discrètement leur caractère prophétique. Ici encore l'interprétation d'Hans Jonas filtre sans doute, qui lisait dans ces vers du poète qu'« on perçoit dans ce chant d'éloge de la merveille qu'est l'homme un ton réservé, anxieux même¹⁷ » et que « nonobstant toute la grandeur de son ingéniosité illimitée, l'homme, comparé aux éléments, est toujours encore petit [...] il s'est senti envahi par le frisson de sa propre audace¹⁸ ».

Dans la suite, le parcours critique de l'ouvrage fait, des références à la Grèce antique, un double usage dont le second devient le prolongement logique du premier. La Grèce ancienne illustre une relation paradigmatique de l'homme à la nature dont

13 Sophocle, *Antigone*, 360-362.

14 Sophocle, *Antigone*, 364-365, cité par D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 8-9.

15 H. JONAS, *Das Prinzip Verantwortung*, Frankfurt am Main, Insel Verlag, 1979 ; trad. fr. *Le principe responsabilité*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1990, p. 18-19.

16 Depuis la Renaissance jusqu'au XX^e siècle, avec Martin Heidegger et Jacques Derrida, en passant par Friedrich Hölderlin, ces vers de Sophocle ont suscité maints commentaires, dans leur traduction comme dans leur interprétation ; cf. à ce sujet E. BARILIER, « L'homme est-il merveilleux ou terrible ? », *Études de lettres*, 1-2 (2010), p. 61-80. Claude Calame souligne, lui aussi, cette ambivalence sémantique du terme δεινός dans la tirade du tragédien : C. CALAME, *Prométhée généticien*, p. 55-56, « par référence à la fois à l'effroi et à l'émerveillement suscités par l'extraordinaire, impliquant le renvoi à une habileté qui peut être trompeuse, le terme *deinós* est ambigu. Dans le champ composé par Sophocle, l'ambivalence sémantique de cet adjectif porte autant sur les capacités cultivées par l'homme que sont le langage articulé ou le sentiment [...] que sur le pouvoir violent que l'homme exerce à l'égard de la Terre par le labourage ou sur la violence exercée vis-à-vis des animaux sauvages par les instruments techniques de la domestication ».

17 H. JONAS, *Le principe responsabilité*, p. 19.

18 *Ibid.*, p. 19-20.

l'idéologie du christianisme triomphant aurait renversé les modalités. Ainsi reléguée au seuil d'une évolution néfaste, l'Antiquité grecque disposerait des remèdes appropriés face aux errements qu'elle a su éviter. Par sa condition d'exemple historique antérieur au basculement éthique, la Grèce ancienne acquerrait *de facto* un statut de modèle pour notre temps.

Mais de quel changement de paradigme s'agit-il précisément ? Reprenant à son compte quelques-unes des idées défendues par l'historien médiéviste Lynn White¹⁹, dont elle cite l'analyse d'un passage de la *Genèse*, Dominique Méda conçoit qu'« en totale opposition avec les représentations grecques – qu'il s'agisse de la nature, mouvante, de la science, ne portant que sur les essences immuables, ou de la technique, appartenant au domaine de la contingence – et les représentations congruentes avec le “blocage de la pensée technique” des Grecs, le christianisme se trouverait au contraire à l'origine de l'idée de progrès [...], et il aurait constitué le cadre intellectuel propice au développement (et plus tard à la fusion) des sciences et des techniques et au désenchantement de la Nature²⁰ ». Ce n'est pas le lieu de gloser en détail une thèse d'une portée aussi vaste et où s'entrecroisent bien des perspectives, mais l'on reconnaîtra sans doute l'influence de Max Weber dont l'auteure parle comme de « notre maître à tous²¹ ». En outre, Dominique Méda renvoie aux travaux de Jean-Pierre Vernant, dont elle cite un passage de *Mythe et Pensée* ; et, sans présager du rôle éventuel d'une sensibilité politique commune, il semble qu'elle reprenne et prolonge quelques-unes de ses idées maîtresses, rassemblées dans le chapitre « Le travail et la pensée technique ». Jean-Pierre Vernant écrit, au terme de l'examen du mythe de Prométhée chez Hésiode, Eschyle et Platon, que « l'activité technique et le travail n'ont que difficilement accès à la valeur morale²² » et que, « de façon générale, l'homme n'a pas le sentiment de transformer la nature, mais plutôt de se conformer à elle. À cet égard, le commerce constitue une sorte de scandale aussi bien pour la pensée que pour la morale²³ ». Plus loin, il écrit encore : « Le vrai problème de l'action, au moins pour les rapports de l'homme avec la nature, est celui du “bon usage” des choses, non de leur transformation par le travail²⁴ »

19 L. WHITE, « Les racines de notre crise écologique », *Krisis* 15 (1993), p. 60-73. Première parution : « The Historical Roots of Our Ecological Crisis », *Science* 155 (1967), p. 1204-1207.

20 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 51. Un intéressant recueil de textes grecs et latins traitant de divers aspects de la nature, de l'environnement et de l'action de l'homme en son sein a été récemment composé par P. VOISIN, *ÉCOLOGIE. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

21 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 240.

22 J.-P. VERNANT, « Prométhée et la fonction technique », in *Mythe et pensée. Études de psychologie historique*, Paris, Maspéro, 1965 ; nouvelle éd. Paris, La Découverte, 1985, p. 273.

23 J.-P. VERNANT, « Travail et nature dans la Grèce ancienne », in *Mythe et pensée*, p. 294.

24 J.-P. VERNANT, « Aspects psychologiques du travail dans la Grèce ancienne », in *Mythe et pensée*, p. 301.

et « l'artisan ne commande pas à la nature, il se soumet aux exigences de la Forme²⁵ ». Nous ajouterions néanmoins, car Dominique Méda n'y fait pas référence alors que cela introduirait une nuance évidente, que Jean-Pierre Vernant observe également qu'« on se demandera même si, en devenant positive, la pensée technique ne s'est pas d'une certaine façon dégradée. [...] La vie technique paraît bien avoir connu, au VII^e siècle, dans la Grèce d'Asie, un essor qui laissait présager de riches développements, et qui a été bloqué en Grèce continentale, du jour où elle s'est figée dans les formes que lui imposait l'organisation politique de la cité²⁶ ». Or il s'agissait bien, ici, d'une thèse à caractère plus historique que philosophique, et moins synthétique qu'attentive aux particularités diachroniques. Il reste que la Grèce appréhendée par Dominique Méda, au travers de l'idée de « blocage de la pensée technique » – Jesper Svenbro évoque la « limite religieuse » de l'exploitation de la nature que rencontre la pensée technique²⁷ –, et d'imitation de la nature, remonte probablement aux analyses de Jean-Pierre Vernant. Mais, quoique loin d'être unanimement partagée par tous les hellénistes²⁸, l'idée elle-même que les Grecs n'ont pas eu de civilisation technique (et n'en ont pas voulu), car elle eût été en contradiction avec leurs valeurs, n'est pas nouvelle : elle avait été auparavant défendue par Max Scheler, dans *L'homme du ressentiment*²⁹. De manière plus générale, cette thématique rejoint inévitablement la théorisation critique de la notion de technique, envisagée soit sous un angle philosophique par Jacques Ellul³⁰ ou Cornélius Castoriadis³¹, soit davantage métaphysique par Martin Heidegger³² ; mais elle pointe d'autre part vers la critique rousseauiste formulée à l'égard des sciences et des arts, dans une démarche particulièrement féconde pour le développement de la pensée romantique. D'ailleurs, la citation rapportée ensuite par l'auteure paraîtra sans doute hasardeuse à quelque lecteur : « Alors que dans l'Antiquité, chaque arbre, chaque source, chaque colline avait son propre *genius loci*, son gardien spirituel, le christia-

25 J.-P. VERNANT, « Remarques sur les formes et les limites de la pensée technique chez les Grecs », in *Mythe et pensée*, p. 321.

26 J.-P. VERNANT, « Aspects psychologiques du travail », p. 318.

27 J. SVENBRO, « Arraisonner la divinité ? Limites religieuses de la pensée technique », *Métis* n.s. 5 (2007), p. 91-100.

28 Cf. l'analyse historiographique proposée au sujet du « blocage de la pensée technique » par M.-Cl. AMOURETTI, « L'attelage dans l'Antiquité. Le prestige d'une erreur scientifique », *Annales* 46, 1 (1991), p. 219-232.

29 H.-P. CUNNINGHAM, « Les Grecs et l'orientation technique », in J.-F. MATTÉI (dir.), *La naissance de la raison en Grèce*, Actes du congrès de Nice (mai 1987), Paris, PUF, 1990, p. 137-150.

30 Cf. par exemple J. ELLUL, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Armand Colin, 1954.

31 Cf. par exemple C. CASTORIADIS, « Technique » (1973), in *Encyclopædia Universalis*, <https://www-universalis--edu-com.nomade.univ-tlse2.fr/encyclopedie/technique/> (site consulté le 15 décembre 2013).

32 M. HEIDEGGER, « La question de la technique » (1954), in *Essais et conférences*, trad. fr. André Préau, Paris, Gallimard, 1958, p. 9-48.

nisme a, explique White, désacralisé le monde et permis l'exploitation³³. » En dépit du mode conditionnel qu'elle emploie pour relayer les thèses de Lynn White, l'auteure répercute sans précaution cette représentation d'une Antiquité en partie féérique et magnifiée, dépeinte en clair-obscur avec l'époque chrétienne, dans la droite ligne d'un romantisme allemand dont Friedrich von Schiller se fit le chancre³⁴.

De l'avis de l'auteure, le désastre sans précédent qui point à l'horizon nous contraint à nous interroger sur certaines des croyances fondant la modernité occidentale. Or, la généalogie de ces croyances modernes, ayant porté en germe une partie des dérèglements contemporains, s'est forgée par contraste avec certaines valeurs grecques. Par voie de conséquence, ces dernières apparaissent comme un contrepoint tout naturel. Pour autant, l'auteure ne défend ni ne souhaite un retour pur et simple.

Au vu de l'inanité des oppositions qu'elle considère comme évidente, entre keynésianisme et néo-libéralisme, et entre communisme et capitalisme, Dominique Méda prêche un troisième dépassement, qui n'est rien moins qu'une synthèse entre Anciens et Modernes « au sens hégélien du terme, capable de conserver ce qu'il y a de meilleur dans les deux termes supprimés³⁵ ». Qu'est-ce à dire ? Il revient aux Grecs, écrit-elle, d'avoir « inventé la démocratie » et su « limiter l'emprise de l'économie sur le reste de la vie, conserver à l'action politique son caractère essentiel, obtenir de chacun le respect du sens de la mesure et de la limite » et aux Modernes d'avoir « découvert le pouvoir émancipateur de l'économie ». D'où la conclusion qu'elle en tire : « Ce livre est un plaidoyer pour un troisième moment, pour un retour au moment grec dans ce qu'il avait de meilleur : le sens de la limite et de la mesure, la passion de la démocratie ; pour une intégration de ce que le moment moderne a eu d'excellent : l'émancipation, le refus des tutelles, la sortie de la minorité pour les femmes et les non-citoyens, la croyance au progrès. » Quant aux limites de ces deux moments, le « caractère réduit de la démocratie à Athènes » et « la folie de la croissance à tout prix des Modernes », elles doivent être surmontées. En outre, la mise en œuvre de la solution proposée par

33 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 49. On lira pourtant, pour ne donner qu'un exemple d'avis contraire, l'indignation de Pline l'Ancien quant au traitement infligé à la nature par l'homme dans sa quête des métaux précieux : *Histoire Naturelle* XXXIII, 1, 1, « nous pénétrons dans ses entrailles et cherchons des richesses dans le séjour des Mânes, pensant que la terre n'est pas assez généreuse là où nous la foulons aux pieds. »

34 Cf. néanmoins les remarques, évidemment plus nuancées, que réunit A. MOTTE, « De l'idée de nature dans la Grèce antique », in M. AUGÉ, M. DARAKI, G. ROMÉYER-DHERBEY, E. TERRAY (éds.), *La Grèce pour penser l'avenir*, actes du colloque de Paris-Sorbonne (2, 3, 4 décembre 1996), Paris, L'Harmattan, 2000, notamment p. 63, « ce qui, pour la mentalité antique, confère au milieu naturel son plus haut prix et couronne ses autres valeurs, c'est sans nul doute sa dimension sacrée » et p. 89, « ce n'est qu'en rêve que l'on pourrait imaginer de restaurer un paganisme à l'ancienne pour servir de garde-fou à nos acharnements technologiques ; nous ne sommes pas prêts à rediviniser la nature, le christianisme ayant fait la césure. »

35 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 16.

l'auteure, si elle doit s'appuyer sur des choix démocratiques, commande aussi que soient réappropriées certaines valeurs – considérées, selon l'auteure, par Rousseau et les Anciens comme fondamentales –, telles que « la tempérance, la simplicité de mœurs, l'attachement passionné à l'égalité³⁶ », et soient délaissées certaines croyances modernes, parmi lesquelles « le caractère intrinsèquement bon de la maximisation de la production, le progrès confondu avec l'augmentation des quantités, de l'efficacité et de la puissance ; la passion du luxe et de l'enrichissement personnel ; la satisfaction individuelle érigée en critère principal d'évaluation³⁷ ». Après tout, les assertions collectées sont assez typiques et, dans le même ordre d'idées, on lirait sous la plume de Jean-Jacques Rousseau que « les anciens politiques parlaient sans cesse de mœurs et de vertu ; les nôtres ne parlent que de commerce et d'argent³⁸ ». Fera-t-on également prévaloir que l'évocation de la « simplicité des mœurs » en regard de « la passion du luxe » et de la « satisfaction personnelle » n'est pas sans rappeler un thème persistant, celui de l'admiration suscitée par le collectivisme austère de Sparte parfois opposé à une « Athènes bourgeoise³⁹ », qu'une longue et sinueuse tradition a copieusement manipulé, depuis l'Antiquité jusqu'au début du xx^e siècle, en passant par les controverses de la salle du Manège⁴⁰ ? Bien que l'on n'entende guère ce que signifient précisément ces mœurs simples, la référence à une confrontation systématique à des « assemblées citoyennes », quelques lignes plus bas, renvoie de toute évidence à l'Athènes classique et réunit pêle-mêle une collection de références ou bien disparates, ou bien imprécises, d'un point de vue historique.

Les conceptions évoquées dans l'introduction sont à nouveau formulées, quoique plus en détail, à la fin de l'ouvrage. Il résulte de ce que le modèle de développement des sociétés modernes n'est plus viable d'un point de vue écologique qu'une rupture avec certaines valeurs du monde contemporain est nécessaire. Cette position porte en son sein les choix opérés par l'auteure et le titre du dernier chapitre – qui, le néologisme en moins, pourrait apparaître comme l'émanation directe d'une controverse dans la République des Lettres –, l'illustre avec toute la netteté requise : « Redéfinir le progrès : où l'on montre que la reconversion écologique proposée passe par la réacclimatation des valeurs grecques au cœur de notre modernité⁴¹. » Le dépassement de certaines

36 *Ibid.*, p. 18.

37 *Ibid.*, p. 18.

38 J.-J. ROUSSEAU, *Discours sur les sciences et les arts* (1750), in *Œuvres complètes*, III, Paris, Gallimard, 1964, p. 19.

39 Cf. N. LORAUX, P. VIDAL-NAQUET, « La formation de l'Athènes bourgeoise : essai d'historiographie 1750-1850 », in P. VIDAL-NAQUET (éd.), *La démocratie grecque vue d'ailleurs. Essais d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Flammarion, 1996, p. 161-209.

40 Cf. par exemple, E. RAWSON, *The Spartan Tradition in European Thought*, Oxford, Clarendon Press, 1969, et C. PISANO, « Sparta e Atene tra Francia e Prussia : da Benjamin Constant a Georg Busolt (1804-1878) », *Anabases* 17 (2013), p. 11-25.

41 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 237.

valeurs du monde moderne telles que la « croyance au caractère uniment bon des sciences et techniques », la « confusion du progrès et de l'augmentation des quantités », le « désenchantement de la nature », la « croyance dans les capacités prométhéennes de l'homme⁴² » pourrait se fonder sur des valeurs du monde grec : « Le sens de la mesure et de la limite, de l'insertion savamment calculée de nos actes dans la nature ; la capacité à imiter la nature, à respecter ses rythmes, à faire de l'autarcie une valeur, à produire au plus juste, et ce, sans les défauts du monde grec : l'esclavage, les femmes tenues pour quantité négligeable, la démocratie réduite à un tout petit nombre, l'Autre considéré comme un barbare⁴³. » À rassembler les considérations disséminées dans l'ouvrage, on pressent bien que, dans le contraste ainsi dessiné entre les Modernes et les Anciens, les principaux mérites de ces derniers réfèrent à trois aspects essentiels : la parole, le collectif, la mesure. À la parole des Anciens qui est l'outil même de délibération, répondrait la production des Modernes qui est un moyen d'échange, et toutes deux sont un ferment de cohésion sociale⁴⁴. De même, l'ancienne primauté du collectif, au cœur duquel réside le politique, serait supplantée par l'individualisme moderne, orienté par l'enrichissement personnel et la consommation effrénée⁴⁵. Et dans ce cadre, l'*hybris* semblerait être du côté de l'individu⁴⁶, compte tenu de ce que la mesure se présente comme le fruit d'une concertation. D'autre part, cette modération, entendue comme valeur grecque, intervient à nouveau dans l'opposition entre les conceptions antique et moderne de l'économie. De l'avis d'Aristote, remarque-t-elle, « l'économie est la sage gestion du domaine et l'art d'acquérir des ressources nécessaires à la subsistance de la communauté⁴⁷ ». En se référant aux travaux de Max Weber – quoique l'analyse pût aussi être rapprochée des travaux de Georg Simmel⁴⁸ –, elle note qu'« à l'interdit qui pesait depuis Aristote sur la chrématistique⁴⁹ » s'est substituée, au XVIII^e siècle, une

42 *Ibid.*, p. 253.

43 *Ibid.*, p. 254.

44 *Ibid.*, p. 56.

45 *Ibid.*, notamment p. 70-71, 241-243.

46 *Ibid.*, notamment p. 107, 164.

47 *Ibid.*, p. 252-253.

48 Cf. G. SIMMEL, *Philosophie des Geldes*, 1900 ; trad. fr. *La philosophie de l'argent*, Paris, PUF, 2009. Le sociologue et philosophe allemand écrit (p. 276) : « l'ère moderne et, par exemple, la Grèce classique ont des positions si différentes par rapport à l'argent parce qu'autrefois il servait seulement à la consommation, tandis que maintenant il sert essentiellement aussi à la production. [...] Le travail offre le même schéma de développement ; chez les peuples primitifs, il se fait presque exclusivement en vue de la consommation immédiate, et non d'une possession qui ne serait qu'un stade menant à d'autres gains ; c'est pourquoi également les efforts et les idéaux que l'on peut qualifier de socialistes dans l'Antiquité vont vers une organisation de la consommation, ou du travail productif ».

49 Le philosophe traite de la question en *Politique*, 1256 b 40 sq. Sur les relations entre l'économique et le politique à l'époque classique, cf. les remarques de P. VIDAL-NAQUET, *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, p. 75-94.

« double légitimation de l'enrichissement comme objectif individuel et collectif⁵⁰ ». À relire le texte de la *Politique* traitant de cette question, il semble que s'il a bien pu exister – où et quand ? –, la réalité décrite par le philosophe ne se range pas totalement à cet interdit, puisqu'il écrit que « tous les trafiquants accroissent indéfiniment leur réserve monétaire⁵¹ ». On pressent encore à la lecture de ce passage que, si besoin est, les idées du philosophe l'emportent sans difficulté sur les témoignages historiques.

Bien que Dominique Méda évoque Rousseau à plusieurs reprises – rapidement présenté comme celui qui porte la solution « antique », en dépit de ses allusions nombreuses et variées aux traditions grecque et romaine –, on se permettra de confronter le point de vue de l'auteure avec les réflexions de Benjamin Constant sur le thème de la liberté des Anciens et des Modernes. Laissant de côté les questions de l'esclavage et du cadre démographique des cités grecques, rappelons que Benjamin Constant avait souhaité dégager la corrélation existant entre les caractéristiques de la liberté des Anciens et des Modernes⁵². Son commentaire prend la forme suivante. Au prix d'un exercice fictif de la souveraineté, les Modernes jouissent paisiblement d'une « indépendance parfaite » et vaquent en toute liberté « à leurs occupations, à leurs entreprises, à leur sphère d'activité, à leurs fantaisies⁵³ ». À l'inverse, les Anciens, soumis à une « juridiction sociale » et un « assujettissement individuel », prenaient toutefois un vif plaisir à participer activement au pouvoir collectif. L'évolution, depuis ce vif plaisir pris au sein du groupe des citoyens jusqu'aux satisfactions libres et personnelles, s'entend sans doute puisque, de l'avis de Benjamin Constant, « les progrès de la civilisation [...] ont varié à l'infini les moyens de bonheur particulier⁵⁴ ». La sociologue renverse, quasiment point par point, la perspective élaborée par Benjamin Constant ; un nouvel élément, il est vrai, a depuis lors pris une importance inédite : l'environnement. Or c'est bien de cela qu'il s'agit dans l'argument édifié au long de l'étude : l'importance nouvelle de cette dimension écologique oblige à prêter attention au collectif, inséparable désormais, dans son action comme dans sa survie, du cadre naturel dans lequel il évolue. Et les deux autres aspects « grecs » convoqués par l'auteure, la mesure et la parole, concernent tout autant, en somme, cette question du collectif ; gages de l'élaboration participative

50 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 70.

51 Aristote, *Politique*, 1257 b 33-34.

52 B. CONSTANT, *De l'esprit de conquête et de l'usurpation*, 1814 ; nouvelle éd. Paris, Flammarion, 1986, chap. VII, « De l'espèce de liberté qu'on a présentée aux hommes à la fin du siècle dernier », p. 164-168.

53 Cf. aussi F. HARTOG, « Liberté des Anciens, liberté des Modernes. La Révolution française et l'Antiquité », in R. POL-DROIT (éd.), *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 119-141.

54 Cf. aussi, sur ce point, P. VIDAL-NAQUET, *La démocratie grecque vue d'ailleurs*, p. 200-203. L'historien relève aussi cette « nostalgie de la belle totalité » évoquée par Benjamin Constant.

d'une perspective durable, toutes deux émergent comme une condition *sine qua non* de la subsistance du groupe dans son ensemble.

Le souci de précision historique n'étant ni premier ni constant, la Grèce édifiée par l'auteure apparaît comme une Grèce en partie idéale, comme la source pure et préservée d'un certain nombre de valeurs illustres. En accord avec la démarche adoptée, loin de s'en tenir à une étude érudite et archéologique des valeurs grecques, Dominique Méda se propose effectivement de piocher dans les représentations historiographiques et philosophiques mais aussi dans l'histoire de la Grèce antique, les références qui lui semblent adéquates. Ce qui transparait dans l'articulation des arguments est éclairci par l'auteure elle-même dans une interview qu'elle donne à un quotidien en ligne⁵⁵. Après avoir supposé que son approche risquait d'apparaître comme réactionnaire⁵⁶, à la question du journaliste concernant le « retour aux vertus grecques », elle ne désigne ni « la Grèce », ni « la Grèce des valeurs », mais bien « la société [grecque] décrite par les philosophes ». Cette prise de position, on ne peut plus édifiante, nous instruit sur la Grèce qu'on entend convoquer ici, au prisme d'un ensemble de valeurs philosophiques et d'idéaux culturels. Certes, Dominique Méda ne fait pas mystère de ses convictions en la matière : le jeu complexe des valeurs et de l'idéologie, des catégories conceptuelles et d'une « vision du monde », organise et structure les rapports d'une société à la réalité, et les représentations économiques en sont un parfait exemple⁵⁷. Mais quoique l'auteure ne prétende nullement faire l'histoire culturelle de la Grèce antique, on attirera tout de même l'attention sur l'opinion énoncée par Jacob Burckhardt selon laquelle « on ne parvient pas facilement à de bons jugements d'ensemble sur la mentalité des Grecs, si l'on prend comme critère la pensée des philosophes⁵⁸ ».

55 Interview donnée par Dominique Méda à « Rue89 » le 22 septembre 2013. Cf. <http://www.rue89.com/2013/09/22/dominique-meda-faut-nouveau-reduire-temps-travail-245942> (site consulté le 15 novembre 2013).

56 Rue89 : « Dans votre livre, vous faites un plaidoyer pour un retour aux vertus grecques, notamment leur propension à se réguler, à fixer des limites à leurs désirs. N'est-ce pas un peu... » – Dominique Méda : « Réactionnaire ? » – Rue89 : « ... plutôt à l'encontre de la modernité. » – Dominique Méda : « La société grecque décrite par les philosophes présentait des défauts rédhibitoires – les esclaves, le sort des femmes – mais elle a inventé des choses fantastiques, comme la démocratie, le sens de la mesure. »

57 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, notamment p. 87-89, à propos du PIB. Cf. aussi p. 96, « les catégories avec lesquelles nous interprétons le monde et organisons nos actions ne sont plus adaptées. »

58 J. BURCKHARDT, *Griechische Kulturgeschichte*, 1898-1902 ; trad. fr. *Histoire de la civilisation grecque*, II, Vevey, Éditions de l'Aire, 2002, p. 499. L'historien formulait cette remarque après avoir affirmé que le point de vue des philosophes peut être pris en compte « dans la mesure où leurs paroles ne dépendent pas de leur système particulier, mais correspondent nettement à un des côtés de la conscience collective. »

La croissance économique, liée ou non à la question écologique, est loin d'être un thème neuf et original, mais envisager ces questions tout en accordant à certaines valeurs de la Grèce ancienne le statut de double référent, à la fois comme paradigme originaire et comme ferment d'évolution, est autrement plus singulier. Si l'on exprimera sûrement son désaccord avec telles ou telles analyses historiques, politiques ou économiques de l'auteure, on reconnaîtra aussi que le mouvement général de sa pensée – s'efforçant de relever le défi de l'interdisciplinarité et du temps long – dispose de sa propre cohérence, et notamment dans l'usage sélectif mais assumé des paradigmes antiques. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de pondérer une forme d'engouement matérialiste, qu'il se traduise par un désir avide de profits ou par son corrélat sur le plan de la production effrénée, le recours à des valeurs idéales constitue bien évidemment un contrepoint des plus naturels, et plus encore, peut-être, quand celles-ci sont empruntées à une tradition historique encore dotée d'un tel prestige. Que l'auteure recoure à une représentation de la Grèce antique pour élaborer son propos repose sur trois ordres de raisons. Cette Grèce dont il était question se présente comme un refuge de valeurs auxquelles nos sociétés sont résolument attachées, et la disparition d'une partie de ces idéaux aurait coïncidé avec l'éclosion d'innovations néfastes. Le « retour » à certaines de ces valeurs, au premier rang desquelles la primauté du collectif, s'expliquerait donc de lui-même. Mais c'est aussi parce que Dominique Méda dit réfléchir à un modèle véritablement nouveau de civilisation, qu'advient cet élan de comparaison avec la Grèce ancienne. Si le terme de civilisation fait problème, la Grèce ancienne, quoique volontiers réduite à la lecture homogénéisante qui en est faite, demeure un point de comparaison attractif en vertu de cette altérité familière qu'elle paraît incarner. En dernier lieu, dans une optique unissant la mesure à l'attention portée au temps long – une leçon qu'Hérodote prêtait à Solon⁵⁹ –, l'auteure, qui dit son intention de contrebalancer les intérêts du court terme⁶⁰ – privilégiés par les solutions économiques actuelles –, semble accorder toute légitimité à la profondeur du regard historique. Pour autant, ces procédés rhétoriques s'inscrivent dans une tradition à tout le moins persistante, et cette double référence à l'Antiquité, perçue à la fois comme « origine » et mémoire d'une éthique et comme « source où se renouvellent les valeurs et les modes d'action⁶¹ », relève de pratiques déjà largement balisées. On notera par ailleurs que, pour reprendre une formule si chère à l'auteure – traduisant peut-être l'intention de construire une perspective holistique –, « tout se passe comme si » au cours de cette entreprise de déconstruction du « mythe » de la croissance, depuis le mythe prométhéen de la technique en introduction jusqu'à la philosophie d'Aristote et la démocratie athénienne, on suivait également sur le plan

59 Hérodote, *Enquête*, I. 32. 7-8, 46-47.

60 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, notamment p. 11 et p. 15.

61 Sur ces différentes « mémoires » d'une Antiquité appréhendée comme « origine », « source » ou « référence », cf. P. PAYEN, « L'Antiquité et ses réceptions : un nouvel objet d'histoire », *Anabases* 10 (2009), p. 15-16.

grec un parcours menant tout droit du mythe à la philosophie, du mythe à la politique, et donc, du mythe à la raison. Dominique Méda conclut son étude par ces mots : « La reconversion écologique, occasion de réacclimater le monde grec et ses magnifiques valeurs au cœur de la postmodernité ? Une occasion vraiment historique⁶²... » Si les valeurs dont il est question s'avèrent, pour une part, celles d'une Grèce idéale et fantasmée, on constate que cet espace historique demeure encore, au-delà même du cercle restreint des hellénistes, une puissante source d'inspiration pour penser le présent. Et on reconnaît finalement, dans ce libre usage de la tradition grecque – comme du récit prométhéen en introduction –, une pratique déjà inhérente à la transmission des récits mythiques eux-mêmes, dont les reformulations n'étaient pas contraintes par des normes de restitution fidèle, mais bien déterminées par les effets pragmatiques visés, soit par leur utilité immédiate dans le *hic et nunc* de l'énonciation.

Clément BERTAU-COURBIÈRES

PLH-ERASME (EA 4601)
Université Toulouse-Jean Jaurès
5, allées Antonio Machado
F-31058 Toulouse cedex 9
clement.bertau@gmail.com

62 D. MÉDA, *La Mystique de la croissance*, p. 254.